

Galerie Daniel Templon

Paris

CHIHARU SHIOTA
LE FIGARO. FR, 6 janvier 2012

Chiharu Shiota tisse sa toile à Paris

Valérie Duponchelle

L'artiste japonaise transforme l'espace en sculpture de fil noir qui emprisonne l'humain, représenté par ses vestiges, ses vêtements. Ou par la lumière d'ampoules qui palpite comme un coeur.



Galerie Daniel Templon

Paris

CHIHARU SHIOTA
LE FIGARO. FR, 6 janvier 2012

Discrète comme une ombre, **Chiharu Shiota** avait frappé, en 2011, les visiteurs de la Maison rouge, la Fondation d'Antoine de Galbert à la Bastille, avec ses installations sorties tout droit des contes japonais, ces récits fabuleux peuplés de fantômes et d'objets pleins de maléfices (*Kwaïdan*, le film fantastique de Masaki Kobayashi sorti en 1965, en est la référence mythique). Dans *After the dream*, la plasticienne avait suspendu, au coeur de l'espace, quatre très longues robes blanches (des corsages chinés aux puces qu'elle avait elle-même transformés avec des jupes démesurément longues). Ces princesses vides étaient emprisonnées dans la toile noire d'une araignée terriblement industrielle. La façon dont le fil noir enveloppe ces «secondes peaux» fait des ricochets sur le sol comme un rayon de lumière inversé, est fascinante. Il se dégageait de cette oeuvre à la fois douceur et mélancolie, sourde menace et folle sensualité. Un an avant le drame de Fukushima, cette artiste avait imaginé une installation en 400 vieilles valises de cuir, couvertes de tampons et d'étiquettes. *From Where We Come and What We Are* recréait un village déserté où chaque voyage, représenté par une valise, devenait un élément d'architecture, tuiles, toit, murs.

Cette semaine, cette artiste étrange, féérique pour les uns, cauchemardesque pour les autres, est à Paris. Étonnamment silencieuse, la jeune femme très concentrée a oeuvré avec deux assistants pour transformer l'espace de la **Galerie Daniel Templon** en forêt noire où brillent doucement, de façon aléatoire, de grosses ampoules rondes. Ces symboles de la vie qui palpète rappellent Christian Boltanski et son théâtre de la mémoire. Pour *Le Figaro*, cette secrète a accepté de laisser filmer son processus artistique et de commenter son travail. Pas d'overdose de discours, pas de rationalisation à l'occidentale chez celle qui cite Annette Messager, aime Damien Hirst à ses débuts révolutionnaires, mais rejette «Jeff Koons au pays de l'argent». En quelques jours, l'espace chavire sous son intervention. Voir, au premier jour, les quelques fils agrafés sur le mur est intrigant. Voir se bâtir cette toile symbolique qui crée l'oeuvre et l'émotion est aussi fascinant qu'un tour de magicienne. Sa référence n'est pourtant pas *La Bruja* du plasticien brésilien Cildo Meireles, que l'on a vue au Frac Lorraine et retrouvée à la dernière Biennale de Lyon. Chiharu Shiota hoche la tête, elle ne connaît ni l'oeuvre ni l'artiste.

Galerie Daniel Templon

Paris

CHIHARU SHIOTA
LE FIGARO. FR, 6 janvier 2012

À l'écouter, farouche et personnelle, on pense plus à **Yayoi Kusama**, pionnière de l'art contemporain japonais révélée à New York dans années 1960, qui a peuplé son univers, le plus intime comme le plus public, de points colorés (à découvrir vite, vite, dans **son exposition du Centre Pompidou**, jusqu'au 9 janvier). Amazone audacieuse, Yayoi Kusama réalisa des happenings dans son atelier new-yorkais (*Self-Obliteration by Dots*, 1968), sur le toit goudronné de son immeuble (*Fashion Show*, 1968), dans les rues de Manhattan (*Happening on the 14th Street*, 1968, performance à la symbolique très sexe retranscrite en 29 diapositives à Beaubourg).

Comme cette octogénaire de légende qui vit aujourd'hui de son propre gré à l'asile, entourée d'une cour d'adorateurs et d'assistants, la jeune Chiharu Shiota a pris le risque de performances extrêmes. Couchée nue sous la terre du domaine de Kerguéhennec (Morbihan), après quatre jours de jeûne (*Try and Go Home*, 1997). Plongeant dans l'eau boueuse d'un champ, encerclée par un arrangement de mâchoires animales (*I Have Never Seen My Death*, Hambourg, 1998). Dormant dans un lit blanc d'hôpital, cernée par une broussaille noire comme un buisson d'ouate protectrice (*During Sleep*, 2000, Haus der Kulturen der Welt, Berlin). Elle le confirme, cette toile d'araignée la protège. **Louise Bourgeois** a bien baptisé son énorme sculpture d'araignée *Maman*.

L'*Infinity* qu'elle vient de tisser à Paris est-elle un écho du drame de Fukushima? «Un jour a suffi pour tout changer», répond cette native d'Osaka, située loin de l'épicentre du séisme (son père avait une entreprise de cageots en bois). Cette artiste internationale se trouvait à New York, le jour du tsunami. «Ce n'est pas seulement le tremblement de terre, le tsunami, mais aussi la menace nucléaire qui en est née. J'ai participé à un Group Show international au nord de Tokyo en juin. Presque aucun des autres artistes - les étrangers - n'est venu. J'ai vu pourtant que la vie quotidienne avait repris spontanément au Japon. Et même si l'art n'était plus vraiment la priorité, certains ont pensé qu'il pouvait aider à rétablir quelque chose entre les gens. J'ai pensé: «Qu'est-ce que je peux faire, en tant qu'artiste?» Et l'idée d'une lumière qui respire a commencé à germer».

«Chiharu Shiota, *Infinity*», exposition du 7 janvier au 18 février à la Galerie Daniel Templon, impasse Beaubourg (IIIe). Tél: + 33 1 42 72 14 10.

www.danieltemplon.com